

Camisard : l'Héritage

Félix ERMOIRE

Félix ERMOIRE

Camisard : l'Héritage

© Félix ERMOIRE, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8810-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Le Paradis des Mamans : publié par Librinova en janvier 2021

Le Mourre Silencio : publié par Librinova en décembre 2021

L'Imparfait des Corbières : publié par Librinova en mai 2023

L'Uchronie de Maély : publié par Librinova en février 2024

« Oui, je crois en Dieu !

Certes, il n'en sait rien !

Foi, semelle inusable pour qui n'avance pas »

Quelques lignes d'un poème d'Henri Michaux (1934)

Certificat d'authenticité

Cette histoire a été écrite par un humain sans recours à une intelligence artificielle.

Précisions

Il s'agit d'une fiction, toute ressemblance avec des lieux ou des personnages existants relève de la pure coïncidence.

Prologue

Le dix-huit octobre 1685 Louis XIV signe à Fontainebleau la révocation de l'édit de Nantes de 1598. En annulant l'édit par lequel Henri IV avait octroyé une certaine liberté de culte aux protestants du royaume, Louis XIV interdit le culte protestant en France.

Cette interdiction va entraîner des troubles dans tout le royaume et plus particulièrement dans les Cévennes, bastion protestant. Dans les mois qui suivirent, la révolte s'organisa. Arthur Meynadiot, domicilié avec son épouse et ses cinq enfants à Saint Privat d'Andorge, prit une part active, dans la guerre contre les troupes royales dirigées par le Maréchal de Villars. Signalé pour sa participation active à la rébellion, par un habitant du village, plus par intérêt que par conviction religieuse, sa maison fut incendiée et ses deux plus jeunes enfants périrent dans le brasier. La mort qui s'approchait, était passée devant lui avec sa grande ombre noire. En toute hâte et bien que sidéré par la douleur et la perte de ses enfants martyres, il dut se réfugier, pour échapper aux massacres, avec le reste de sa famille, dans les Hautes Cévennes, près de Génolhac. Les combats durèrent plus de deux ans. Les 25 000 soldats engagés par Louis XIV vinrent à bout des camisards en 1704 mais les troubles persistèrent jusqu'en 1711. La nation se vidait de son sang en une guerre civile qui n'en finissait pas. La France engluée dans la brume de ces incertitudes avait déjà beaucoup perdu de sa consistance. Cependant, de tout temps, la résistance populaire a toujours paru suspecte aux yeux des autorités, les Camisards en firent la terrible découverte à leurs dépens. Dans le maquis Arthur Meynadiot, visage allongé par quelques rides verticales, telles des cicatrices creusées par de lointaines insomnies, apprit que c'était Auguste Roubéjon qui l'avait dénoncé aux troupes royalistes. Quelques années plus tard, Arthur et deux anciens camisards firent une expédition punitive à Saint Privat d'Andorge et exécutèrent Auguste Roubéjon. Ils le pendirent après lui avoir fait subir le supplice de l'essorillement, pratiqué avec beaucoup de zèle par les troupes royalistes. Des villageois trouvèrent le pendu dans la forêt proche avec une pancarte « vendu » autour du cou.

Depuis cette époque, une haine farouche demeura entre les deux familles Roubéjon et Meynadiot de Saint Privat d'Andorge et alentours. Il fut impossible de trouver une issue au cours de ce siècle tumultueux et de sortir de cette tricherie. Ce siècle assassin, d'émeutes et de morts secrètes laissa dans les mémoires des traces indélébiles. Après la révolution de 1789 et le retour à la

liberté de culte, les descendants d'Arthur Meynadiot revinrent s'installer à Saint Privat d'Andorge. Au fil des années, leur hostilité ne faiblit pas. Des luttes pour la terre, conquise par n'importe quel moyen émaillèrent tout le XIX^e siècle. Aux problèmes fonciers succédèrent, plus récemment, des rivalités politiques. On dit même qu'un des fils Meynadiot est mort d'une balle dans le dos en 1916 durant la grande guerre. Un poilu nommé Marcel Rubejon se trouvait dans une tranchée voisine. Tué par un obus allemand dans la même journée, il emporta dans sa tombe la vérité sur ce forfait.

Un matin de juin 1916, le lever du soleil éclaira ce Waterloo. Il n'y eut aucune enquête et les deux morts furent décorés de la croix de guerre à titre posthume. Plusieurs semaines après, les deux familles enterrèrent leur mort le même jour. Les chênes verts qui bordaient l'allée conduisant au cimetière semblaient paralysés par le spectacle. Les familles échangèrent des regards froids, insoutenables, clairs comme le néant. Il y avait aussi les arbres, le soleil, le ciel qui pleuraient avec la mésange. Il n'y avait pas loin du malheur au soupçon et la famille Meynadiot était pleine de soupçon, après avoir eu connaissance du témoignage du sergent qui commandait l'assaut. Le haut commandement avait décidé de classer l'affaire. Néanmoins ce drame renforça l'inimitié séculaire entre les deux familles. En quittant le cimetière, après avoir inhumé son fils, le père Meynadiot croisa son conscrit Rubejon. Sur sa figure solennelle et stupide se lisait une grande expression de mépris, à la limite de la provocation. L'affrontement fut évité de justesse, avec l'arrivée du reste de la famille qui tenta de calmer le père. Un proche s'écria : « c'est drôle comme la fatalité se plaît à choisir pour la représenter des visages indignes ou médiocres ». Cette tirade plut au père qui se détendit un peu.

Ce coin des Cévennes dégageait, en permanence, une atmosphère de mélancolie, comme si les sommets eux-mêmes se sentaient écrasés par l'immensité de cette rancune. Les familles Meynadiot et Rubejon ne se parlaient pas. Elles vivaient dans une indigestion amère qu'elles couvaient comme une maladie. Les siècles, les années avaient passé, barattées, moulues et pétrifiées par le calcaire du souvenir. Des dissonances s'enracinaient entre ce que l'on faisait et ce que l'on disait, entre ce que l'on faisait semblant de dire et ce que l'on faisait semblant de faire. Paradoxalement, ce paysage vierge, dénudé et profondément paisible, lui donnait une teinte sublime que ces deux familles n'arrivaient plus à déceler.

Des circonstances particulières, de la mauvaise foi et des intérêts incompatibles seront à l'origine d'horribles et détestables situations. Les

générations contemporaines des familles Meynadiot et Roubejon s'acharneront à cultiver ces ressentiments anciens jusqu'à l'extrême. Elles iront étaler leur haine autour d'elles, comme du beurre sur du pain chaud.

Aussi, l'auteur supplie-t-il les âmes sensibles et les natures facilement impressionnables de ne point poursuivre la lecture de ce roman. Pour appuyer ma supplique, je me permets de vous rappeler ce proverbe du Moyen Âge : « Si la géographie appartient à Dieu, l'histoire appartient au diable ».

*« Si l'histoire ne recommence jamais, elle se répète souvent ». Albert
CAMUS*

Chapitre : 1

Le descendant : Marc Meynadiot

Je suis né dans le bouillon des larmes de la mémoire. Ma mère me mit au monde le quatre novembre 1961 à la maternité d'Alès. Elle soulevait à pleins bras mon petit corps lourd et tiède. Toutes les femmes du village me rendirent visite à la maternité sauf la branche Roubejon et leurs thuriféraires peu nombreux et clairsemés, il est vrai, depuis la fin de la seconde guerre. Les commères du quartier bavardaient avec une volubilité de moulin. Elles riaient de leurs dents de louve. Chez nous les très jeunes enfants sont adoubés, car ils sont considérés comme les messagers de Dieu. C'est le récit, pas toujours très fidèle, que m'en fit ma mère quelques années plus tard. De ma tendre enfance, j'ai gardé le souvenir du regard doux et plein de bonté, comme une caresse, de ma mère. Puis les années passèrent.

Je venais d'avoir dix ans, j'avais prêté une oreille compatissante à la version grand public de ma naissance par ma mère. En revanche, j'avais été beaucoup plus attentif à l'histoire de ma famille rapportée par mon grand-père, qui avait lui-même perdu son père, en 1916 à la guerre, alors qu'il avait seize ans. Je ne connus guère d'endroit plus hideux que le cimetière du village. Cependant ce fut parmi les tombes que je ressentis le vertige des siècles, des heures douloureuses ou glorieuses de mes ancêtres. Ce fut dans ce monde repoussant et bouleversant où les taupes elles-mêmes se mettent à espérer, que je découvris la vérité sur Arthur Meynadiot et ses descendants. Je comprenais mieux les silences chargés de menace chaque fois que nous croisions un des rares Roubejon ou un de ses affidés, encore présents dans le village. Je compris, lors de ces échanges, que les périodes à venir n'auraient plus la même saveur que les premières années passées dans les jupes de ma mère. J'avais ainsi contracté une longue liaison avec l'histoire de ma famille qui sans doute ne finirait jamais et qui m'empêcherait, probablement, d'être tout à fait clairvoyant quant à mon comportement futur.

Fils de paysan, le mot semblait, déjà à cette époque, dévalorisé, celui d'exploitant agricole allait s'imposer. Mon père était devenu, malgré lui,